CD, compte rendu critique. REICHA : musique de chambre (3 cd Alpha 369)



CD, compte rendu critique. REICHA : musique de chambre (3 cd Alpha 369). Le tempérament beethovénien, la grâce et la facétie haydnienne, l'éloquence jamais bavarde mais inspirée par le désir d'une audace expérimentale et expressivement nouvelle justifient pleinement ce triple cd, coffret souhaitons le révélateur du génie oublié de Reicha, vrai compositeur original et puissant. Les oeuvres ici enregistrées dévoilent et confirment la haute finesse d'une écriture raffinée, nerveuse, serrée, d'un lumineux idéal. Le cd2 qui regroupe entre autres ses oeuvres pour piano, – d'un souffle régénérateur-, éblouit par sa clarté imaginative, cette soif de modernité, qui hors du convenu, et du conforme, inscrit l'écriture dans la modernité d'un Beethoven (rien de moins) : Berlioz son élève, personnalité si exigeante, n'a t il pas écrit à propos de Reicha, son « carbonarisme », emblème d'une pensée révolutionnaire pour le moins, atypique au sein du Conservatoire de Paris où il était professeur… ? C'est comme l'écrit surtout un puissant créateur tardivement reconnu par l'Etat, nommé à l'Institut… en 1835, un avant sa mort. Il était temps.

La Fugue n°9 pour piano, par ses dispositions imprévues sur le plan harmonique et sa grande fantaisie atteste de la liberté révolutionnaire d'un Reicha, virevoltant entre Mozart et Beethoven, dans le temple des conservateurs au Conservatoire de Paris… Liberté exaltante en variations d'après La Flûte enchantée de Mozart (*Sonate pour piano en fa majeur*) ; même

ivresse et goût immodéré pour la liberté de ton et pour l'architecture rythmique des plus audacieuses dans les *Variations sur un thème de Gluck* opus 87.
Même qualité de l'inspiration, entre virtuosité et intériorité, audace du plan architectural, schéma mélodique imprévu, dans l'exaltant ***Quatuor opus 95, n°1*** (publié à Paris, vers 1820), vraie offrande réussie à un genre qui gagne un nouvel essor au concert publique, depuis le noyau primordial du salon privé. Reicha l'a dédié au violoniste vedette Pierre Rode, lui-même tête d'affiche à la mode dans les programmations des salles de concerts parisiens romantiques. Les interprètes requis à l'exercice de la première mondiale ici, expriment idéalement le souffle poétique, le sceau de l'idéal lumineux et équilibré qui inspire à Reicha un sommet de clarté contrapuntique et de liberté enivrante dans le goût des variations. Même audace inventive et résolument moderne dans le *Quintette avec deux altos* de 1807, publié en 1820 à Paris ; idem pour le genre inédit du *Trio pour 3 violoncelles* (juin 1807)… Reicha rétablit la virtuosité française aux côtés de la complexité du contrepoint germanique. Son élégance de ton demeure aussi emblématique du Paris des 1820 et 1830. Coffret événement. **CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2017.**

_____

CD, compte rendu critique. REICHA : musique de chambre (3 cd Alpha 369). Quatuor op 95, n°1. Quintette avec deux altos op 92 n°1, oeuvres pour piano (Sonate pour piano en mi majeur, Etude n°29, Andante maestoso, Sonate en fa majeur sur la Flûte Enchantée de Mozart, Fugue n°9, Variations sur un thème de Gluck op 87). Trios, avec piano en ré mineur op 101 n°2, pour 3 violoncelles… Quatuor Girard, Trio Medici, … Solistes de la Chapelle Musicale Reine Elisabeth. CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2017.

Livre-cd, compte rendu critique. Félicien David : C. Colomb, musique sacrée, symphonique, mélodies et musique de chambre (3 cd Palazzetto Bru Zane)

Livre-cd, compte rendu critique. Félicien David (3 cd Palazzetto Bru Zane). Le livre / 3 cd édité par le PBZ (Palazzetto Bru Zane) à Venise indique à l'endroit de **Félicien David (1810-1876)**, une oeuvre qui ne manque pas d'attraits, un clair tempérament dramatique, et aussi un mélodiste comme un chambriste de grande classe (cf en particulier le contenu du cd3). On restera plus réservé sur le choix de la partition lyrique (***Christophe Colomb*** de 1847, cd1) qui devait servir d'indicateur marquant pour la réévaluation du style de David, premier romantique orientaliste (avec Saint-Saëns), et comme ce dernier, grand globe-troteur.
Dans le très instructif texte témoignage rédigé justement par Saint-Saëns, visiblement peu après la mort de David (in memoriam Félicien David), l'auditeur lecteur comprend dans quelle catégorie l'auteur de Samson plaçait celui du Désert : « un « naïf » comme Haydn, mais qui n'avait qu'une intuition juste quand le maître viennois avait du génie. Voilà qui est magnifiquement résumé.

CD1. Ainsi on demeure peu convaincu par l'emphase déclamatoire des quatre parties qui forment l'ode-symphonie avec récitant, « **Christophe Colomb ou la Découverte du Nouveau Monde** »

(partition de 1847 qui forme comme la revanche de David au concert à Paris), dont le thème exotique est bien en rapport avec l'existence oxygénée, pleine d'embrums marins et d'horizons illimités du voyageur forcené que fut le Saint-Simonien, Félicien David.
Boursouflée, pompeuse, la voix usée et vibrée à l'excès du baryton basse Josef Wagner (aux aigus détimbrés et tendus) ne sert pas le profil du héros, quitte à le caricaturer et le schématiser dangereusement ; intintelligble, la soprano Chantal Santon semble chanter sans conviction et le ténor Julien Behr; lui aussi en manque de nuances, déméritent. Le timbre outré lui aussi, ampoulé, grandiloquent, un rien rauque et maniéré du narrateur finit par agacer.
Sinueuse dans ses évocations atmosphériques, **la partie III intitulée « La Révolte »** présentée comme la plus inspirée, affirme en effet une belle inspiration, dessinant de somptueuses évocations dramatiques. Le silence de la mer hostile qui finit par éreinter la patience de l'équipage. S'il n'était encore et toujours, la voix pseudo hallucinée du narrateur : son impossible intervention montre combien la forme même d'un récit déclamé demeure inutile, d'autant que la musique, elle, ne manque pas d'éloquence et se suffirait à elle seule. L'orchestre exprime la langueur et l'exténuation des Matelots, usés par le périple, fatigués d'attendre sans l'atteindre la rive libératrice qui est leur destination… Les 4 sections de cette partie somme toute assez courte (moins de 15 mn au total), sont un peu maigres pour défendre une oeuvre par ailleurs … faible. Plus intéressant par contre, l'évocation de la vie des indigènes, quand Colomb découvre l'Amérique, la terre nouvelle, aux clartés de l'aurore… dans la partie IV : « danse de sauvages », puis élégie de la « Mère indienne » (air « Sur l'arbre ») évoque cet orientalisme propre au plus oriental des compositeurs français romantiques des années 1840 : les timbres délicats et caractérisés de l'orchestre sur instruments anciens rendent justice à cette recherche d'expressivité franche et « neuve » que recherche le compositeur.

Las dans le cd 2, même constat d'une frénésie pas toujours très élégante de l'ouverture ***La Perle du Brésil*** (direction ampoulée, descriptive du chef d'orchestre ? : Hervé Niquet). **Le Jugement dernier**, partition qui suit, devait être le point culminant de son grand oeuvre lyrique et néoberliozien, Herculanum (1859) : la surenchère des cuivres (trompettes, trombones), exprimant la déchéance gémissante des damnés, quand les élus s'élèvent et gagnent le ciel paradisiaque, la langueur livide voire lugubre des cordes brossent une fresque digne du Michel Ange vaticanesque, celui très inspiré et spectaculaire du Jugement dernier ; sens de la caractérisation, abandon et renoncement, extase et ardeur des masses chorales (en cela **le Flemish Radio Choir** se montre particulièrement articulé : sinistre, expressif, mordant, glaçant)… David se montre à la hauteur de son sujet et ce Jugement dernier est l'une des meilleures révélations de ce triple opus.



La surprise vient plutôt de la Symphonie n°3, en mi bémol majeur, d'un caractère lui aussi pompeux mais bien articulé, qui évoque Méhul ou Onslow, les plus beethovéniens de nos romantiques français (voir ici notre **reportage Symphonies de Méhul et Gossec par le chef transatlantique Bruno Procopio, défricheur de la première heure**), et à l'époque de Reber, devance les opus de Gounod, Bizet, surtout, le schumanien / mendelssohnien, Théodor Gouvy. Eclectique, David se souvient surtout de Beethoven et de Mendelssohn (jeu formel du premier mouvement noté Moderato), laissant par cette diversité confondante parfois confuse du développement, les spectateurs de l'époque, plutôt dubitatifs. L'Andante qui suit, plus rêveur voire évanescent et d'un caractère onirique, se berce du timbre orientalisant du hautbois : appel aux confins des terres dont le compositeur a seul l'expérience et le souvenir encore

vivace. Le Scherzo saisit par sa cabrure nerveuse et racée, d'une coupe frénétique et ardente, celle d'un Schumann survolté, moins raffiné cependant. Le Finale, piaille d'un enthousiasme vert, rustique, ivre (solo de clarinette). La versatilité dont fait preuve le compositeur, très vivace dans son éclectisme parisien, – au point de citer ici, une scène de ballet digne de l'Opéra, offre une palette que la direction terre à terre, utilitaire de Hervé Niquet, inscrit dans un expressionnisme souvent sirupeux qui manque hélas de finesse. Pétaradant, grosse caisse, tout est emporté dans en une frénésie linéaire. C'est bien mal comprendre l'intelligence à facettes, de Félicien David, ses multiples références et sa grande culture. Oublions vite les Six motets, – emblèmes du kitsch (laideur de la prise de son en sus).
Par contre, subtilité des interprètes oblige, **les 7 mélodies ici révélées (en ouverture du CD3)** savent susciter et cultiver l'attention : le ténor tendre, superbement timbré de **Cyrille Dubois** (pilier de l'école française de chant, intelligible, et si peu maniéré grâce à un vibrato idéalement contrôlé) sait ciseler en vrai diseur, les images poétiques des mélodies d'un David souvent éperdu, sincère, faussement enjoué (y compris dans l'esprit de revanche patriotique contre l'Allemagne : « *nous l'avons eu votre Rhin allemand…* ») : toujours mélancolique (appel du Ramier, songe d'Eoline, prière orientalisante de Tristesse de l'Odalisque, de l'Egyptienne…). *Le Jour des morts* captive autant par ses climats lugubres et énigmatiques (presque 10 mn : c'est la plus longue des mélodies, déroulée comme un hymne tendre et douloureux). Le cycle dévoile enfin la figure fascinante de Félicien David, enchanteur et poète, qui peine à se révéler dans les cd1 et 2.

Le Trio n°1 sous les doigts inspirés des 3 musiciens requis pour cette révélation affirme une santé revigorante, elle aussi très mendelssohnienne; haletante, printanière (premier Allegro). Voici la partition la plus directement sincère de David (tendresse sans effets du Molto adagio, enfin caractère à la belle fierté cravachée, à l'éloquence facétieuse aussi,

nerveuse voire sanguine et d’une intonation idéalement nuancée dans le Final-allegretto) : belle fusion des 3 tempéraments chambristes pour une partition qui méritait elle, absolument d’être redécouverte.
Tout autant suggestif et d’une volupté nouvelle dans la réitération de souvenirs orientalistes, le cycle « Musique pour piano », qui comprend surtout près le Soir, les 3 « brises d’Orient » (dont le Vieux Caire et sa frénésie endiablée) et « Doux Souvenir » : l’art de la miniature onirique va parfaitement à David qui sait peindre et exprimer avec une facilité manifeste. Certes, le jeu comme le toucher de **Jonas Vitaud** sonnent souvent durs et pas assez nuancés quand il faudrait infiniement de tact et de caresses allusives pour laisser la soie tendre de l’écriture, révéler alors des trésors de grâce lumineuse (pourtant présente dans les partitions). Les livres disques de cette nature sont la promesse de découvertes majeures pour notre connaissance du romantisme français. Voici assurément un opus qui s’avère – même dans ses limites, des plus éclairants sur l’éclectisme orientalisant de Félicien David, vrai tempérament original et parfois puissant, aux côtés d’une intuition naïve et attachante que n’a pas manqué de relevé (épinglé, regretté) Saint-Saëns.

_____

Livre-cd, compte rendu critique. Félicien David (3 cd Palazzetto Bru Zane). Félicien DAVID (1810 – 1876) : Christophe Colomb, musique de chambre, symphonique et sacrée. Les Siècles, FX Roth. Brussels Phil., Hervé Niquet – enregistrements de 2014 et 2016).

CD, compte rendu, critique. MOZART : DON GIOVANNI. Jérémie Rhorer, direction (3 cd Alpha, décembre 2016)



CD, compte rendu, critique. MOZART : DON GIOVANNI. Jérémie Rhorer, direction (3 cd Alpha, décembre 2016). PARIS, décembre 2016. Jérémie Rhorer achevait sa trilogie Mozart, avec ce Don Giovanni, affirmant davantage l'expressionnisme pétaradant de son orchestre du Cercle de l'Harmonie. Après L'enlèvement au sérail et La Clémence de Titus,- également chroniqués sur classiquenews, le chef et son collectif sur instruments d'époque, même avec des timbres d'époque et une démonstration souvent en force d'articulation et de détails expressifs, peinent à défendre une claire vision du sommet mozartien… La production était portée visuellement par la mise en scène du directeur de l'Odéon, Stéphane Braunschweig. L'écoute du triple cd met en lumière les criantes défaillance du spectacle : musicalement déséquilibré. Certes les hommes sont globalement hors critiques : acteurs délirants, défenseurs de cette comédie joyeuse, truculente et cynique conçue par Mozart et son librettiste, Da Ponte : ainsi le tandem constitué par Don Giovanni et son valet Leporello reste d'un bout à l'autre du drame, parcouru malgré son affiche comique de deux morts (le père de Donna Anna, puis la descente aux enfers en fin d'action, de son assassin, Don Giovanni soi-même). **Jean-Sébastien Bou** fait un séducteur prêt à tout, libre, farouchement libre. Electrisé sur le même mode et parfois d'une surenchère pleinement assumée, le Leporello de **Robert**

Gleadow qui semble s'exciter à chaque exploit ou traîtrise de son polisson de maître : leur énergie combinée assure une électrisation magnétique qui paraît à chaque situation, irrépressible et particulièrement efficace. D'autant que l'orchestre ne manque pas d'expressivité fouettée, détaillant certains accents instrumentaux avec une indéniable finesse.
Avec les femmes, la situation se gâte malheureusement : ni la Donna Anna de Myrto Papatanasiu ni l'Elvira de Julie Boulianne ne parviennent à vraiment convaincre. La première fait une fille du Commandeur, rien qu'hystérique, en tension constante, jamais vraiment profonde, ce malgré le legato plus maîtrisé, et la diction plus articulée de sa consœur ; celle ci, – vibrato envahissant, absence de ligne, aucune mesure ni nuance, aigus écrasés et tendus-, détruit toute la sincérité de l'amoureuse Elvira, l'un des personnages les plus bouleversants pourtant du théâtre mozartien.
Même l'Ottavio de Julien Behr ne touche guère : voix unilatéralement larmoyante, et courte, sans guère de nuances lui aussi. Quel dommage. Le chant mozartien conserve ses mystères et nuances qui restent étrangers à certains chanteurs.
Reste le couple du petit peuple, Zerlina et Masetto : les deux chanteurs réussissent une caractérisation digne, comparée à celle plus stylée qui doit être celle du couple d'aristos (Ottavio et Anna). En cela, Anna Grevelius s'accorde idéalement au Masetto ours de Marc Scoffoni ;

ORCHESTRE IMPARFAIT MAIS PALPITANT ET FIEVREUX…Finalement, le vrai héros de cette version demeure l'orchestre qui associé au duo de frippons éhontés – Leporello et Giovanni-, conquiert des accents cravachés, surexpressifs, d'une violence acérée, qui à défaut d'une vraie profondeur, d'un souffle spirituel, d'un faille trouble, assure la vitalité primaire de l'action; sa coupe fouettée, fantastique, suractive. Théâtralement, cela fonctionne très bien. Les amateurs de beau chant, d'élégance et de trouble orchestral tourneront leurs pas et préfèreront par exemple la lecture acérée, féline, pour nous superlative

par son fini ciselé, -offrant toutes les nuances de la terreur spirituelle comme surnaturelle… du délirant inclassable, Teodor Currentzis.

_____

CD, compte rendu, critique. MOZART : DON GIOVANNI. Jérémie Rhorer, direction (3 cd 379, Alpha, décembre 2016).

Opéra en deux actes de Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791)
Livret de Lorenzo Da Ponte
Créé au Théâtre Nostitz de Prague le 29 octobre 1787,
au Burgtheater de Vienne le 7 mai 1788

Don Giovanni : Jean-Sébastien Bou
Leporello : Robert Gleadow
Donna Anna : Myrtò Papatanasiu
Donna Elvira : Julie Boulianne
Don Ottavio : Julien Behr
Zerlina : Anna Grevelius
Masetto : Marc Scoffoni
Le Commandeur : Steven Humes

Le Cercle de l'Harmonie
Chœur de Radio France
Jérémie Rhorer, direction

CD, compte rendu critique. KISSIN : Beethoven – Lives 2006 -2016 (2 cd Deutsche

Grammophon).



CD, compte rendu critique. KISSIN : Beethoven – Lives 2006 -2016 (2 cd Deutsche Grammophon). Rien ne remplace la tension et les conditions « sans filets » du live : le concert et le récital offrent ici un écrin stimulant pour l'inventivité sensible du pianiste Kissin qui publie pour **Deutsche Grammophon**, 2 cd exclusivement dédiés au génie libertaire, révolutionnaire, inclassable, – prométhéen-, du grand Ludwig. **Le cd 1 fait valoir la saisissante ductilité du toucher de Kissin**, sa qualité à varier, caractériser, investir chaque séquence, malgré une vertigineuse diversité de rythmes comme d'atmosphères. La n°3 opus 2.3 (Séoul, 2006), diffuse une expressivité facétieuse, enjouée entre Mozart et le premier Beethoven (effervescence et électisation de son finale : Allegro assai).

Plus encore fougueux dans une ivresse et radicalité aux contrastes parfois violents et râgeurs, les **32 Variations de 1807** (Montpellier, 2007), accroche constamment l'écoute et l'attention par leur frénésie ivre et vertigineuse, où le toucher ose toutes les émotions, vrai creuset de sentiments et humeurs les plus variés : Kissin met sa formidable implication et éloquence digitale au service des 32 séquences qui montrent l'étendue de l'imagination beethovénienne. Sidérant. **Enregistrée plus récemment à Carnegie Hall en 2012, La Clair de lune (1801)**, en prise plus lointaine et presque diluée et fantomatique enchante par la souplesse caressante, infiniment nostalgique de ses tempi, dès le premier épisode (Adagio sostenuto) et sa rêverie à la fois hallucinée et blessée.

L’Allegretto et le Trio qui composent le second mouvement captivent par leur juvénilité et leur insouciance, nettoyées de toutes tension. Puis le Presto agitato, abordé stricto sensu, impose un rythme endiablé à l’irrépressible précipitation, – une urgence inextinguible, -vraie course délirante dont la motricité laisse déconcerté par la charge violente qui s’est libérée soudainement sous les doigts fabuleux du pianiste habité. La pensée de l’interprète dessine des cheminements absolument fascinants, assumés, et même terrifiant par le extrême intensité. Magistral.

Le cd2 est emblématique de la fureur articulée toujours éminament méditative et intérieure dont est capable le Kissin d’aujourd’hui, jamais épais ni large, malgré sa filiation avec l’école russe de piano ; mais d’une vibrante sensibilité, sachant fusionner articulation et puissance. Très récente (Concertgebouw Amsterdam, 2016), **l’Appassionata (1805)**, crépite, se tend, bondit, – véritable félin, plus guépard muscles saillants que lutin enchanteur, Kissin moderne affirme une énergie radicale qui réinvente totalement la puissance architectonique de la Sonate Beethovénienne. Il en traverse et en exprime toutes les perspectives et audaces avec une fureur à peine masquée, mais ô combien maîtrisée, toujours colorée, galbée avec un esprit crépusculaire, hautement romantique : vif argent, à la volonté et à l’ambition exacerbées. D’une radicalité à la fois expérimentale et révolutionnaire. Beethoven se dresse alors en guide, visionnaire, agent, acteur d’un nouveau monde. Ligne et cri à la fois, Kissin fait surgir hors de la partition toute la force d’un génie qui fait exploser le cadre. Magistrale hauteur de vue (Allegro assai initial). Bâtisseur et non destructeur, l’autorité poétique qui pilote et conduit l’Andante con moto frappe par sa largeur de vue là encore.

10 années d’analyse Beethovénienne livrent aujourd’hui ce BEETHOVEN INCANDESCENT sous les doigts prophétiques, vif-argent du prométhéen Evgeny Kissin



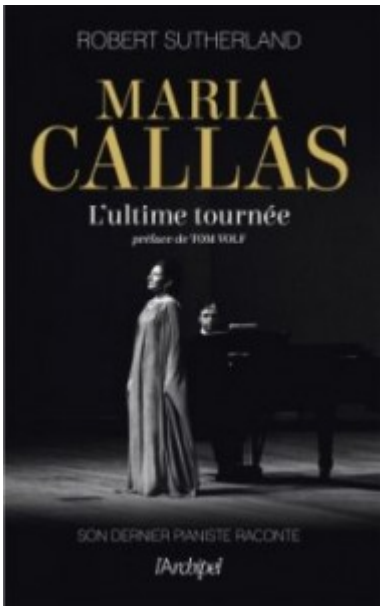
Le pianiste moscovite, naturalisé anglais et israélien (2013), né en 1971, force l’admiration par l’autorité d’un jeu qui sait construire, voit grand, frémit de nuances soujacentes littéralement captivantes. Et comme une lave nerveuse, féline encore, le flux impétueux du dernier mouvement Allegro ma non troppo se gorge d’une vitalité primitive qui réactive la force d’un commencement du monde ; Kissin trouve par une digitalité fluide, éruptive, incandescente, le jaillissement premier d’une aube où se love la promesse d’une ère nouvelle. Crépitements, espoirs, scintillements et cris : la palette du pianiste ose tous les contrastes rétablissant dans ce finale en forme de course et

de tumulte, l'énergie première, préalable à une reconstruction salvatrice. Le pianiste quadragénaire semble y vaincre toutes les forces contraires, redessinant les frontières d'un nouvel espace. Volonté, imagination, autorité, extrême précision : l'interprète a tout. Dans ce combat de titans, émane une énergie souvent irrésistible. 10 ans auparavant, **Les Adieux (1810)**, au Musikverein de Vienne (2006), ont déjà ce goût pour le risque, les vertiges abrupts, le crépitement sinueux mais d'une claire intention motrice qui affirme un tempérament doué d'une extrême clairvoyance. Le Beethoven de Kissin est exalté, autoritaire, d'une infaillible expressivité, jamais bavard ni narratif ; vrai et sincère. Les Adieux en leur premier mouvement, installe une hypersensibilité presque inquiète et frémissante qui s'avère parfaitement cohérente au titre. Puis le mouvement suivant « L'Absence » résonne d'une douleur secrète et sourde, énoncée comme une tendre réitération d'un séjour bienheureux et perdu : Kissin se fond dans le labyrinthe intime d'un Beethoven qui souffre, saigne mais demeure pourtant d'une pudeur inaltérable. Nuances, phrasés enchantent s'il n'était évidemment, – live oblige-, les toux et nuisances multiples du public. Le jeu du pianiste impose un tout autre monde, une conscience qui déjà s'inscrit dans une métaphysique de la rédemption (l'amertume y est recyclée en force absolue). Le Retour confirme la totale victoire, l'exaltation irrépressible d'un coeur comblé, éperdu, d'une joie échevelée. Kissin, génial, fait de cette trilogie, un opéra du cœur, un drame aux rebondissements, éclairs, scintillements d'une volubilité là aussi stupéfiante de fluidité comme d'éloquence. La dynamique requise « Vivacissimamente », unique dans la catalogue poétique de Ludwig exige un talent … prométhéen, qui jongle climats et caractères avec une insolente et bouleversante continuité. Tout le talent du Kissin enchanteur et profond est là, dans ce Retour d'une ineffable joie spirituelle.

_____-

CD, compte rendu critique. EVGENY KISSIN : BEETHOVEN. Sonates n°3, n°14 « Clair de lune », n°23 « Appassionata », n°26 « Les Adieux », n°32. 32 Varations en ut mineur. Evgeny Kissin, piano (Lives, 2006-2016). 2 cd Deutsche Grammophon – CLIC de CLASSIQUENEWS.COM de septembre 2017.

LIVRES, compte rendu critique. Robert Sutherland : MARIA CALLAS, L'Ultime tournée (Editions L'ARCHIPEL)



LIVRES, compte rendu critique. Robert Sutherland : » MARIA CALLAS, L'Ultime tournée » (Editions L'ARCHIPEL)… Pour les 40 ans de la disparition de la plus parisienne des divas légendaires, Maria Callas, ce 16 septembre 2017, l'éditeur **L'Archipel** édite la traduction française du livre témoignage du pianiste écossais, Robert Sutherland : « ***Maria Callas : Diaries of a Friendship*** », édité en 1999, vrai texte sincère et objectif sur la dernière tournée (retour à la scène ou adieux) de la cantatrice la plus adulée de son vivant. L'écriture évite les emphases boursouflées car l'auteur est avant tout un pianiste qui sait la musique, la vit et la sert comme sa consoeur chanteuse. D'ailleurs le chapitre sur « l'esprit de ravissement » qui parfois saisit deux artistes ensembles, portés, inspirés simultanément par le souffle magique de la musique, est le moment le plus émouvant de ce texte d'un ami.

Le lecteur suit donc les évolutions et avatars (multiples) de la tournée du récital que la Divina accepta de mener à partir de 1973 (premier récital à Hambourg le 25 octobre 1973) et jusqu'au mois d'octobre 1974, avec le ténor Giuseppe di Stefano, pilier vocal capable du meilleur comme du pire et qui savait non sans un certain sadisme, manipuler la Callas, laquelle lui était totalement soumise (mais jusqu'à certaines limites). La période est lourde pour la Diva qui vient de rompre avec Onassis et n'accepte tout simplement pas de perdre peu à peu et de façon irréversible sa voix de légende. En octobre 1973, la chanteuse est d'autant plus attendue, espérée, adulée… qu'elle n'a pas chanté depuis 9 années. Il y a bien deux personnages en une : Maria la femme, amoureuse, délicieuse, respectueuse, et Callas, artiste envahissante et exigeante, pour elle et pour les autres. D'un côté, une femme simple et stylée ; de l'autre, une interprète inquiète, soucieuse, toujours extrêmement tendue, possédée, habitée,

dévorée par l'idéal artistique qui la porte toujours plus loin, toujours plus haut. L'ultime tournée passe par toutes les capitales du monde, d'Europe et jusqu'à Séoul et Tokyo… On se laisse porter par l'apparente insouciance de ses deux voix d'exception, qui n'hésitent pas à changer l'ordre des airs et duos pendant le spectacle, chacun selon son humeur. Laissant les pianistes qui les accompagnent, dans un dénuement pour le moins déconcerté, quoique à la longue, complices.
L'auteur nous laisse un témoignage saisissant sur la réalité artistique de la dernière Callas ; la lettre qu'elle écrit après coup, en janvier 1975 après le dernier récital dévoile le délibrement physique et la fatigue totale qui l'ont submergée de retour dans son appartement parisien de l'avenue Mandel. Le texte accompagne La Callas jusqu'à son dernier jour et ne cache rien des vrais causes de sa mort, très brutale. Voici peut-être le meilleur texte capable de renouveler davantage l'éclat de la légende Callas. Livre événement, « **CLIC de classiquenews de septembre 2017** » d'autant plus opportun pour **le 40è anniversaire de la mort de Maria Callas**.

_____

LIVRES, compte rendu critique. Robert Sutherland : MARIA CALLAS, L'Ultime tournée / Prédace de Tom Wolf. Editions L'ARCHIPEL. 363 pages. CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2017 – parution : août 2017. En complément profitable : cahier central de 8 pages comprenant des photos Noir et Blanc où la diva paraît surtout pendant la tournée internationale, plus resplendissante que jamais : une diva célèbre qui à 50 ans, est devenue aussi une icône jet set au charme irrésistible.

_____

LIRE AUSSI notre dépêche l'actualité MARIA CALLAS de septembre 2017 : parutions souhaitées, programme télé pour les 40 ans de la disparition de MARIA CALLAS, le 16 septembre 1977

DVD, compte rendu. DONIZETTI : La Favorite. Elina Garanca, K M Chichon (2 dvd Deutsche Grammophon)



DVD, compte rendu. DONIZETTI : La Favorite. Elina Garanca, K M Chichon (2 dvd Deutsche Grammophon). MUNICH, novembre 2016. « La Garanca » chante **La Favorite de Donizetti…** dans une production globalement satisfaisante. L'Opéra bavarois à Munich, sous la direction de Nikolaus Bachler confirme une nette préférence pour les italiens romantiques à Paris, bientôt *Semiramide* de Rossini et pour l'heure fin 2016, cette Favorite de Donizetti, épisode réaliste, expressif de la veine belcantiste, romantique et française. La mise en scène d'**Amélie Niermeyer** se sort d'une intrigue à raisons épinglée, artificielle voire maladroite : on y perçoit très clairement l'agressivité permanente de Balthazar (trop raide **Mika Kares**) pour Leonor(a) de Guzman, héroïne centrale de la pièce lyrique, être tiraillé, éprouvé, qui souffre dans un monde qui ne la comprend pas et la rejette toujours. En français (souvent inintelligible), **Elīna Garanča** étonne par son phrasé naturel et sa profondeur de vraie grande actrice, de surcroît affublée de couleurs vocales de grande séduction. D'ailleurs cette profondeur et cette épaisseur dramatique trouvent dans la direction de Chichon un soutien idéal, lequel aime visiblement à colorer la soie tragique de la partition, aux maintes beautés mélodiques. Le roi Alphonse XI trouve en

Mariusz Kwiecien, une belle autorité virile. Mais il ne peut rivaliser avec l'intériorité elle aussi bénéfique que trouve **Matthew Polenzani** dans le personnage moins carton pâte qu'il n'y paraît de Fernand. L'être solitaire, incompris, à la fois nostalgique et frustré de Leonor surgit indiscutablement ici, avec une évidence de premier plan. La vraie vedette de la soirée munichoise reste le mezzo sauve et grave de l'immense **Elīna Garanča**. Convaincante incarnation.

_

_____

Compte rendu, dvd. DONIZETTI : La Favorite. Elina Garanca, K M Chichon (2 dvd Deutsche Grammophon). Gaetano Donizetti (1797-1848) : La Favorite, opéra en quatre actes / livret d'Alphonse Royer, Gustave Vaëz et Eugène Scribe. Mise en scène : Amélie Niermeyer. Elīna Garanča (Léonor de Guzman) ; Matthew Polenzani (Fernand) ; Mariusz Kwiecien (Alphonse XI) ; Mika Kares (Balthazar) ; Josha Owen Mills (Don Gaspard) ; Elsa Benoit (Inès). Chœur et orchestre national de Bavière ; direction : Karel Mark Chichon.

CD, coffret. Compte rendu critique. RICHARD WAGNER : Der Ring des Nibelungen – 14 cd RCA / SONY Classical / 1981-1983)



CD, coffret. Compte rendu critique. RICHARD WAGNER : Der Ring des Nibelungen – 14 cd RCA / SONY Classical / 1981-1983). Et dire que certaines oreilles plus pincées que fines ont jeté aux orties cette intégrale Wagnérienne (enregistrée de 1981 à 1983), au motif que le chef allait faire bien mieux trois décennies après avec un autre orchestre (de la Radio berlinoise). Pourtant la distribution dès le début des années 1980, s'avère passionnante bien supérieure à ce qui se faisait alors à Bayreuth et ailleurs. Quant la plupart des directeurs préfèrent les portes voix hurleurs pour « passer » la fosse (non enterrée comme à Bayreuth selon le voeu de Wagner), Marek Janowski préfère choisir ses chanteurs dans le sens d'un théâtre psychologique et intimiste, avec une balance chambriste, rééclairant évidemment les situations dramatiques. Dans le sillon d'un Karajan, le chef allemand d'origine

polonaise s'accorde au défi d'un Wagner humain, aussi psychologique que dramatique. Or l'on sait combien la manipulation et la perversité cynique sont à l'œuvre dans le Ring. C'est souligner en définitive le bien fondé de sa démarche.

Le RING de Janowski, un théâtre psychologique

D'autant que l'orchestre de la **Staatskapelle de Dresde** est d'une subtilité instrumentale riche autant en intentions dramatiques voire psychologiques, qui s'accorde idéalement à la maîtrise globale du chef l'un des grands Wagnériens à réhabiliter d'urgence, d'autant plus incontournable que l'été 2017 le revoit à Bayreuth dans un Ring musicalement impeccable, soigné, raffiné et dramatique (d'ailleurs France musique diffuse les 3 dernières Journées de cette Tétralogie 2017 à suivre… **Lire notre présentation de la Tétralogie / Der Ring des Nibelungen Bayreuth 2017 par Marek Janowski)**.

Pourquoi réévaluer le RING de Janowski ?



Les arguments les plus irrésistibles en sont **Jessye Norman, Sieglinde de rêve enivrée**, amoureuse, lumineuse et d'une radicalité époustouflante, dans l'intention et l'articulation d'autant que face à elle, les répliques du Siegmund de **Siegfried Jerusalem** est plus que convaincant : lui aussi incarné,

habité pour une trop brève séquence de plénitude amoureuse, le seul épisode véritablement heureux de toute la Tétralogie. La lyre sentimentale enfin débarrassée de toute entrave se déploie ici, mieux que dans Tristan und Isolde qui eux ne peuvent vivre leur union, sauf sous couvert de la nuit dissimulatrice. Les Wälsungen, frère et sœur incestueux, s'accordent un court temps d'extase éperdue (Acte I de La Walkyrie) ; malgré la noire jalousie de Hunding, l'époux brutal, diabolique de Sieglinde… De cette union bénie allait naître le héros à venir : Siegfried.
Même engouement pour le Loge astucieux, fin, trouble, véritable magicien de l'instant et enchanteur allusif, du ténor **Peter Schreier** (qui connaît d'autant mieux le rôle qu'il l'a aussi incarné pour Karajan au cd comme au dvd, c'est dire). Son Mime dans Siegfried saisit tout autant par la vérité et la finesse de sa caractérisation. Schreier fut un acteur à l'articulation fine et phrasée soit une maîtrise linguistique et dramatique exceptionnelle qui impose un modèle d'incarnation chez Wagner.
Tout aussi luxueux et d'une vérité dramatique parfaitement associée au chant calibré de la parure orchestrale, les noirs et maléfiques, **Kurt Moll** (Hunding) et l'inoubliable basse **Matti Salminen** (Hagen), qui fait aussi un excellent et caverneux géant Fafner (dans l'Or du Rhin / Reingold).

La Fricka d'**Yvonne Minton** est subtile et précise d'une caractérisation très juste : en elle s'affirment de plus en plus l'obligation de la loi, celle édictée par Wotan qui est le premier à en souffrir contradictoirement. **Norma Sharp** fait l'oiseau de la forêt le plus suggestif qui soit, merveille de beau chant complice et enchanteur. Sa sensualité active renforce l'onirisme de la geste de Siegfried qui se déploie alors…. Rayonnante bravoure avant la faiblesse tragique qui s'avèrera auto destructrice pour le héros courageux mais trop naïf dans l'opéra suivant (le crépuscule des dieux).
On voit bien que ce Ring fut trop vite écarté : une écoute attentive montre le souci de l'articulation dramatique, le

sens de l'approfondissement psychique des caractères, lesquels évoluent considérablement d'une Journée à l'autre ; à tel point que, avant l'écriture cinématographique, l'orchestre semble varier les points de vue, d'actes en actes, privilégiant l'analyse d'une situation selon le regard qu'en a, tel ou tel protagoniste. De cet écheveau de conceptions psychologiques, Janowski fait un drame collectif passionnant à suivre. A réécouter d'urgence. Ce Ring de Janowski est le premier cycle intégral conçu pour le disque et le studio, après l'intégrale légendaire – première stéréo du Ring, par Sir Georg Solti pour Decca à partir de 1958.



Révélation du Wagner symphoniste… Et pour mieux estimer encore l'apport du chef Janowski au Wagner symphoniste, lire notre présentation du **seul Crépuscule des dieux, au moment de réédition en coffret seul (4 cd) par Sony (2013)** : … » *A notre avis, le symphoniste wagnérien n'a pas encore été suffisamment célébré dans une telle direction au souffle indiscutable. De ce point de vue le sommet du Ring, Le Crépuscule des Dieux offre une vision orchestrale d'un fini irrésistible avec des éclairs chambristes réellement passionnants, une balance instrumentale certainement très proche du dispositif Bayreuth souhaité par Wagner.* » / collection Sony opera house (4 cd The Sony Opera House).

———

CD, coffret. Compte rendu critique. RICHARD WAGNER : Der Ring des Nibelungen – 14 cd RCA red seal / SONY Classical 2013.

Theo Adam, Matti Salminen, Kurt Moll, Siegmund Nimsgern (basses)
Siegfried Jerusalem, René Kollo, Peter Schreier, Christian Vogel (ténors)
Jeannine Altmeyer, Jessye Norman, Norma Sharp, Lucia Popp, Cheryl Studer (sopranos), Yvonne Minton, Ortrun Wenkel (mezzo-sopranos)
…
Männer des Staatsopernchores Leipzig
Staatsopernchor Dresden
Staatskapelle Dresden
Marek Janowski, direction (enregistrement réalisé de 1981 à 1983)

CD, critique. VIVI FELICE, Sonates de D. Scarlatti. Adeline de Preissac, harpe (1 cd La Simplesse, 2016)

CD, critique. VIVI FELICE, Sonates de D. Scarlatti. Adeline de Preissac (1 cd La Simplesse). Adeline de Preissac éclaire et réécrit la formidable relation voire complicité artistique et musicale qui s'est nouée entre le compositeur napolitain **Domenico Scarlatti (1685 – 1757)** et son élève (et protectrice) la reine **Maria Barbara**.



D'abord au Portugal (1720) puis en Espagne (1729), Scarlatti écrit toutes les Sonates destinées au plaisir et à la délectation de la Souveraine, claveciniste talentueuse et elle aussi compositrice. Le séjour en Espagne allait encore marquer un cap dans l'élaboration d'une écriture encore plus audacieuse, d'essence expérimentale. L'invention sans limites du créateur sait exploiter toutes les ressources expressives des accords parfaits I, V, IV. Il n'en fallait pas moins pour susciter l'esprit de défi (et d'expérimentaiton recréative) de la harpiste Adeline de Preissac : 11 Sonates dévoile le tissu imprévisible d'un tempérament musical unique à son époque, et aussi la transposition rafraichissante qu'en propose la harpiste.

Fluidité rêveuse, expressivité enivrée : Scarlatti révélé

En dépit des contraintes techniques liées à la digitalité seule, malgré la résonance naturelle de l'instrument, l'interprète sait capter la vitalité et l'urgence de chaque

pièce, révélant toujours ce feu à la fois poétique, libre, étonnamment suggestif et volubile d'un compositeur aussi bouillonnant qu'élégant (K 148). Les 11 Sonates réunis dans le disque récemment paru à l'été 2017 soulignent surtout l'expertise et la sensibilité de la harpiste française. Alors que beaucoup d'élèves harpistes, dans les Conservatoires et pendant leurs études, lors de Concours aussi, apprennent les rudiments de l'instrument, se perfectionnent dans l'interprétation de transcriptions d'après Scarlatti, aucun cd d'importance des Sonates de Domenico Scarlatti n'avait été publié. Voilà une absence réparée d'autant qu'Adeline de Preissac ajoute plusieurs Sonates jamais jouées à la harpe (telles les K434, K232, K148, K239, K302, K201)… A chaque séquence, l'instrument à la fois cristallin et rond affirme une sonorité enivrante qui fait surgir la profondeur et l'imprévu nés de l'intime et de la pudeur (K213). Il faut de la finesse et une expressivité à la fois mordante et précise, accordées à une imagination flexible (chants et contrechants de la dernière K 201), pour exprimer le souffle et la verve de chaque Sonate (K25). De toute évidence, Adeline de Preissac maîtrise les qualités requises qui font le mystère et l'énigme Scarlatti dans l'histoire de la musique. Programme enchanteur, musicalement flamboyant, techniquement captivant. Bach se joue au piano, sans atténuation de son génie. Il est grand temps de jouer Scarlatti à la harpe pour en saisir différemment le génie protéiforme et volubile. Défi relevé aujourd'hui par Adeline de Preissac.

_____

CD, compte rendu critique. VIVI FELICE. 11 Sonates de Domenico Scarlatti. Adeline de Preissac, harpe (1 cd La Simplesse, enregistré en juin 2016). CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2017.

AGENDA : Adeline de Preissac joue le programme de son disque VIVI FELICE, demain samedi 29 juillet à TOURS :

Samedi 29 juillet 2017 : Cloître de la Psalette (Tours) – 14h30



« **Vivi Felice** » / Sonates de Domenico Scarlatti par Adeline de Preissac, harpe – Rens. : 02 47 47 05 19 – Concert pour la sortie du CD Scarlatti (référence : vivifel12) – **LIRE aussi notre entretien avec Adeline de Preissac**

CD, compte rendu, critique. TELEMANN : Wassermusik / HAENDEL : Watermusic – Zefiro. Alfredo Bernardini, (1 cd ARCANA 2003)



CD, compte rendu, critique. TELEMANN : Wassermusik / HAENDEL : Watermusic – Zefiro. Alfredo Bernardini, (1 cd ARCANA 2003). Révélation subtile et totale que la **Wassermusik**, conçu pour le centenaire du Conseil de l'Amirauté de Hambourg (avril 1723) dont **Telemann** est alors le directeur musical, invité à livrer toutes les musiques officielles. Les 10 épisodes de la suite instrumentale sont un condensé de théâtre d'une subtilité irrésistible sous la direction de **Alfredo Bernardini**

qui sait électriser avec un tact élégantissime et ce mordant suggestif qui manque à tellement de nouveaux ensembles baroques sur instruments anciens, y compris en France, tout l'effectif réuni autour de lui (Orchestre **Zefiro**). La tendance aujourd'hui, 40 ans après la « révolution baroqueuse » est de jouer techniquement d'excellente façon, … mais sans feu et sans esprit.

OR ici, à l'inverse (mais en 2003 : il y a donc près de 15 années déjà), le chef sait cultiver la suprême intelligence dramatique, une recherche d'une flexibilité savante de justesse expressive et de vitalité motorique qui confère à chaque danse, son relief flamboyant gorgé d'une irrépressible ivresse sonore : l'ouverture vaut bien des levers de rideau à l'opéra ; la Sarabande qui suit affirme une majesté trépidante (flûtes souveraines… pour l'entrée de Thétis) ; la Bourrée, frémit et rebondit comme un jeune cabri, nerveux et élastique (sagacité des bassons, soutenant les flûtes là encore très exposées), cependant que la Loure cultive une retenue toute pudique et d'un rebond profond et presque grave, elle aussi toute en majesté retenue (Neptune) ; ramélienne, sautillante, pleine de caractère et de nostalgie la Gavotte (pour Amphitrite) ; d'une syncope, faussement contrainte et aux cordes pleines de sagacité et de panache, l'Harlequinade de Triton impose une nouvelle nuance tout aussi juste dans ce formidable théâtre instrumental : c'est peut-être là que le geste de l'ensemble Zefiro se montre des plus enjoués ; telle une tempête dont l'opéra français a fait alors sa spécialité, l'entrée de Eole / Aeolus, divinité des airs regorge de tempérament magistralement maîtrisé : le nervosité des cordes époustoufle (avec accents de guitare et de hautbois pépillants) : on voit bien que Telemann déborde de son prétexte musical célébratif vers une surenchère dramatique qui revendique la lyre opératique. Le Menuet, d'esprit lullyste, cite la grâce française, avec cet abandon pastoral d'une infinie poésie. Les deux derniers épisodes, ont là encore la vitalité imaginative

d’un Rameau : ainsi l’élan de la Gigue entraîne tout en ses rythmes et ascension phénoménal, enchaînant sur *Canarie*, véritable frénésie rustique, dans l’esprit d’une ronde de paysans, enfiévrée, éperdue, d’une constante motrocité (coups et claques de sabots à l’envi).
Tout autant élégant et subtilement caractérisé, le cycle du **Watermusic de Handel**, contemporain de Telemann. Il est pertinent d’enchasser la suite de Telemann entre les deux volets haendéliens : le cycle telemanien de 1723, étant précédé par la Suite F HWV 348 (Londres, 1715), puis enchaînée avec les cors de chasse de la Suite D HWV 349 (Londres, 1717), puis G HWV 350 (Londres 1736). La puissante versatilité des musiciens de l’orchestre Zefiro savent convaincre par leur élégance, leur fine caractérisation,… une imagination qui vaut largement le **CLIC de CLASSIQUENEWS de l’été 2017.** Il y a bien longtemps que nous n’avions pas été séduits par une telle audace, une vision sûre, pleine d’entrain et de finesse, aux intentions justes et dramatiquement passionnantes. En cette année Telemann 2017, Zefiro a la pertinence d’éclairer le cycle de la Wassermusic de Telemann, d’un jour nouveau : révélation et jubilation, Telemann est bien un compositeur génial, sachant ici condenser le meilleur de son contemporain Haendel, comme l’ivresse expérimentale et virtuose d’un Rameau. C’est dire. Eblouissant.

_____



CD, compte rendu, critique. TELEMANN : Wassermusik / HAENDEL : Watermusic – Zefiro. Alfredo Bernardini, direction (1 cd ARCANA – enregistré à Londres en juin 2033) – CLIC de CLASSIQUENEWS de l’été 2017. **LIRE** aussi notre **dossier TELEMANN 2017**

CD, compte rendu critique. NOVUS QUARTET : Quatuor n°1, Souvenirs de Florence de Tchaikovski (1 cd Aparté)



CD, compte rendu critique. NOVUS QUARTET : Quatuor n°1, Souvenirs de Florence de Tchaikovski (1 cd Aparté). Reçu en écoute cet été, le programme enregistré en 2016, et qui sortira fin août, confirme la maturité de ce jeune quatuor à cordes provenant de Corée et fondé en 2007 : NSQ pour NOVUS strings Quartet. Ses solistes peaufinent encore leur aptitude (réelle) auprès de leurs ainés du Quatuor Belcea, depuis janvier 2016, lequel agit comme un mentor et un guide esthétique, artistique, technique.

De tout cela et davantage encore, il en faut dans les Quatuors de Tchaikovski qui donnent ses lettres de noblesse à un genre boudé traditionnellement par les Russes parce que connoté « trop occidental » ; donc écarté par le groupe des Cinq, mais Borodine et Tchaikovski s'y illustrent avec une maestrià imprévue, exemplaire outrepassant leurs modèles germaniques, grâce à une inspiration (dans le cas de Piotr Illiytch), nettement chorégraphique et populaire (couplée avec une sûreté des intentions et une vision de l'architecture, saisissantes).

Des 3 Quatuors composés par le jeune Tchaikovski, le Premier en ré majeur opus 11 est celui du professeur au Conservatoire de Moscou, fondé par son ami Nicolas Rubunstein, qui souhaite surtout faire valoir ses aptitudes de compositeur. Pour le concert de mars 1871, Tchaikovski fait donc créer son Quatuor qui frappe par la densité grave de son architecture et la finesse de ses trouvailles mélodiques. Schubertien dès le mouvement premier, Piotr se montre d'une subtilité d'intonation qui émaille la riche texture et le parcours innervé d'éclairs fugaces, mais exprimés et portés avec une flexibilité exemplaire dans l'écriture. Le second mouvement (Andante cantabile), avec sourdines, frappe par l'intériorité tendre de sa mélodie, nostalgique et suave, – qui tira les larmes à Tolstoï quand il écouta l'œuvre en 1876. La finesse de Tchaikovski est de fusionner authentiques motifs populaires (chanson ukrainienne) d'une rusticité primitive intacte, et grande séduction du style, au fini extrêmement soigné (contrepoint fluide et murmuré).
Les Quatre instrumentistes coréens savent exprimer la joie première, rustre de la danse paysanne dans le Scherzo, avant l'ampleur et l'imagination orchestrale du Finale, vraie mouvement de symphonie qui s'achève *vivace* avec un éclat juvénile, triomphal mais pas solennel.



Ils sont rejoints par deux instrumentistes plus connues pour assurer les alto 2 et violoncelle 2 dans **Souvenir de Florence**, partition de pleine maturité qui est contemporaine du séjour heureux à Florence après les succès de la Belle au Bois Dormant et tandis que, en 1890, Tchaikovski compose La Dame de Pique (référence à Hermann dans la coda du mouvement 1). Les 6 voix solistes du Sextuor contrastent avec la noirceur lugubre de l'opéra. Dédiés à sa protectrice, Madame Meck, Piotr excelle à tisser un contrepoint jamais bavard, qui touche par sa sincérité. Pourtant, l'hommage débouchera sur une rupture : la Meck désirant couper court à leur relation pourtant ancienne. Et déterminante pour le compositeur. L'oeuvre est créée à Saint-Pétersbourg en 1892 dans sa version définitive. Les interprètes soignent la couleur frénétique et chorégraphique du très beau premier mouvement Allegro con spirito qui sonne aussi intense et lyrique que celui de Richard Strauss pour l'Ouverture de son opéra *Capriccio* (1942). Dans le second mouvement, *Adagio cantabile e con moto* (ré majeur), le geste collectif est d'une suave langueur, d'un abandon éperdu (duo violon / violoncelle), jusqu'au génial

final après le vif et délirant Moderato central, quand les six archets énoncent chacun une phrase en bref crescendo jusqu'à la dominante de résolution, un la… libératoire. Tension, détente, ivresse : tout est mesuré, calibré avec une intériorité qui bouleverse par sa justesse. Et une brillance légère qui écarte tout pathos (si insupportable chez Tchaikovski). Les souvenirs et réitérations dont il est question, n'ont rien de florentins ; au contraire c'est la réponse de Piotr à l'essor d'une domination artistique occidentale prétendue. Rien de telle avec lui; sa plume reste viscéralement enracinée dans le terroir des topiques russes.

La grande versatilité sensible des jeunes coréens emportent là encore le tissu sonore idéal que beaucoup, ailleurs, rendent trop académique et sérieux. Souvent aride voire sec. Ici, c'est l'éloquence du surgissement, la vivacité collective … résolues dans une articulation contrapuntique idéalement perceptible… qui font mouche. Ces mousquetaires asiatiques signent par leur engagement et leur justesse agogique, leur meilleur album. Leur discographie n'est pas grande certes, mais ce disque nouveau vaut jalon qui annonce de grandes promesses. Il était donc temps que les jeunes surdoués coréens, si nombreux dans compétitions et concours, parviennent enfin à affirmer une sonorité et un geste, une vision et une intensité convaincante, originale et juste dans la formation du Quatuor à cordes. Les quatre instrumentistes du Quatuor Novus ont tout cela. A suivre désormais pas à pas.

_____

CD, compte rendu critique. NOVUS QUARTET : Quatuor n°1, Souvenirs de Florence de Tchaikovski (1 cd Aparté) – parution le 25 août 2017. Avec O. Gaillard et L. Berthaud, respectivement, violoncelle 2 et alto 2 dans Souvenirs. CLIC de CLASSIQUENEWS.